



Guy de Maupassant

Contes du jour et de la nuit



Classiques
universels

Achévé d'imprimer en juillet 2000
sur les presses de la Société Nouvelle Firmin-Didot
à Mesnil-sur-l'Estrée – France
Dépôt légal 3^e trimestre 2000
N° d'impression : 51934

Contes du jour et de la nuit



Guy de
Maupassant

Contes du jour et de la nuit

Préface de
Michel Parfenov



Classiques
universels

« Manger le monde »

... « la sensation nette et profonde de manger le monde avec son regard »...

Guy de Maupassant, *Vie d'un paysagiste*.

I

L'histoire des genres littéraires ne manque pas d'être instructive. Si l'on demandait aujourd'hui à un lecteur quel est le pays où le lectorat de nouvelles est le plus important, il est très peu probable qu'il nommerait la France. Pourtant, en 1888, Henry James pouvait tranquillement écrire : « La nouvelle n'est que peu appréciée en Angleterre où les lecteurs envisagent leur fiction plutôt par volume que par page, et l'idée du romancier ressemble à l'une de ces voitures démodées qui ont besoin d'une cour immense pour faire demi-tour. En Amérique la nouvelle... a connu un sort meilleur. C'est la France toutefois qui a été la terre de son épanouissement, et Maupassant a eu dès le départ l'avantage de s'adresser à un public habitué à mordre rapidement...¹ ».

Maupassant qui, lui, regrettait à la fin de sa vie d'avoir consacré trop de temps à ces « historiettes » (elles ont fait sa gloire !) et se

1. Henry James, contemporain et ami de Maupassant, dans *Du roman considéré comme un des beaux-arts*, Guy de Maupassant (1888), éd.10/18, 2000, p 32.

considérait comme l'auteur de quelques bons romans, six au total (*Une Vie*, *Bel-Ami*, *Mont-Oriol*, *Pierre et Jean*, *Fort comme la mort*, *Notre coeur*).

II

Pour Maupassant le choix des formes courtes, contes et nouvelles, répondait à deux nécessités : la rapidité d'exécution et la rémunération rapide par les journaux.

Employé au Ministère de la Marine, puis de l'Éducation Publique, Maupassant ne désirait rien tant que vivre de sa plume – ce qu'il arrive à faire, à partir de 1880. Avec une énergie stupéfiante, alors qu'il achève son roman *Une vie*, il devient l'écrivain qu'il veut être. Rien qu'entre 1882 et 1884, il écrit cent cinquante-huit nouvelles et quatre-vingt-cinq chroniques sans abandonner ses voyages, ses amours tumultueuses...

En bon professionnel qui ne laisse rien perdre, Maupassant recycle ses trouvailles. On retrouve six épisodes du roman *Une vie* dans six nouvelles (*Le saut du berger*).

Le roman *Bel-Ami* « produit » neuf nouvelles dont une où les angoisses de Duroy avant son duel sont revécues par le « beau Signolles » de *Un lâche*. (« Un homme qui recule devant un duel et se tue par peur... de la mort! ») des *Contes du jour et de la nuit*.

III

Cette sélection de « contes » est parue en 1885, la même année que *Bel-Ami* et deux autres recueils *Toine* et *Monsieur Parent*. Le choix a été fait par Maupassant parmi ses « historiettes » parues dans les journaux *Le Gaulois* et *Gil Blas*. C'est un beau succès de librairie qui égale *Le Horla* par exemple, soit plus de 10 000 exemplaires. La moyenne habituelle étant de 13 000 exemplaires, au total, en 1891, Maupassant aura vendu près de 400 000 exemplaires de tous ses titres¹ générant des revenus très confortables pour l'époque.

1. O. Frébourg dans *Maupassant le clandestin*, éd. Mercure de France, 2000.

Au lieu de choisir le titre d'une nouvelle pour le recueil (*La Maison Tellier, La Petite Roque...*), Maupassant a pris cette fois un titre plus générique – *Contes du jour et de la nuit* – pour regrouper des « contes » très différents.

Sur les vingt et une nouvelles, huit, bien entendu, se passent en Normandie (*Le Crime au père Boniface, L'Aveu, Le Vieux, L'Ivrogne, Coco, Histoire vraie, La Roche aux guillemots, Le Gueux*), cinq à Paris (*Le Père, la Parure, Un Lâche, Adieu, Souvenir*) trois dans le Midi et en Corse (*Rose, Le Bonheur, Une Vendetta*), une en Afrique (*Tombouctou*)... D'autres sont situées dans des lieux assez peu précis lorsque le thème, celui du secret familial par exemple (*La Confession, Un parricide*), ou le fantastique (*La Main*) prédominent naturellement. On y croise les protagonistes de la *Comédie humaine* vue par Maupassant : paysans normands, employés de bureaux parisiens, aristocrates, assassins, filles séduites, fous, enfants cruels, invalides martyrisés... Et l'atmosphère de ces contes est imprégnée d'une tristesse infinie... à l'image de la vie, semble dire l'auteur.

À y regarder de près, Maupassant présente ainsi un échantillonnage très complet de son savoir-faire, en son centre, le chef-d'œuvre qu'est bien *La Parure*.

IV

Après qu'on l'eût salué en France comme un maître du genre, sa notoriété gagna rapidement d'autres pays. Nietzsche clama son admiration (*Ecce Homo*) tandis qu'Henry James ne fut pas avare de compliments pour présenter son ami aux lecteurs anglais : « Auteur à peu près irréprochable dans un genre qui ne l'est pas » comme dit de lui cet excellent critique, Jules Lemaître... Si l'irruption d'un son nouveau est un miracle, ce miracle a lieu avec Maupassant.¹ »

Ivan Tourgueniev, ami de Flaubert, avait de son côté fait beaucoup, en Russie, pour la réputation de nouvelliste de Maupassant.

Maupassant mourut à 43 ans, en 1893... Imaginons-lui une vie d'une durée normale, son passage dans le XX^e siècle aux côtés de Marcel Proust, habitant lui aussi au Ritz jusqu'à l'arrivée de Scott Fitzgerald, l'histoire de la littérature en aurait peut-être été différente...

En 1949, Ernest Hemingway écrit à son éditeur Charles Scribner : « Pour votre information j'ai débuté en essayant de battre des

1. Henry James, op. cit., p 31.

écrivains morts dont je savais combien ils étaient bons... j'ai commencé par Mr. Tourgueniev et ça n'a pas été trop dur. Suis passé à Mr. Maupassant (refuse de lui concéder la particule) et ça a pris quatre de mes meilleures histoires pour le battre¹... »

Hemingway, lui aussi « mangeur de monde », vainqueur aux points ! L'histoire n'aurait pas déplu à Maupassant, à qui son maître Flaubert reprochait² « trop d'exercices ! ».

Michel PARFENOV

1. O. Frébourg, op. cit., pp 177- 178. Bernard Frank parle à propos de Maupassant de l'Hemingway d'Etretat tandis que Jean-Marie Rouart imagine Maupassant lançant Hemingway dans le Paris mondain et littéraire.
2. Voir la préface à *Une vie* de Maupassant dans la même collection.

Le Crime au père Boniface



Ce jour-là le facteur Boniface, en sortant de la maison de poste, constata que sa tournée serait moins longue que de coutume, et il en ressentit une joie vive. Il était chargé de la campagne autour du bourg de Vireville, et, quand il revenait, le soir, de son long pas fatigué, il avait parfois plus de quarante kilomètres dans les jambes.

Donc la distribution serait vite faite ; il pourrait même flâner un peu en route et rentrer chez lui vers trois heures de relevée. Quelle chance !

Il sortit du bourg par le chemin de Sennemare et commença sa besogne. On était en juin, dans le mois vert et fleuri, le vrai mois des plaines.

L'homme, vêtu de sa blouse bleue et coiffé d'un képi noir à galon rouge, traversait, par des sentiers étroits, les champs de colza, d'avoine ou de blé, enseveli jusqu'aux épaules dans les récoltes ; et sa tête, passant au-dessus des épis, semblait flotter sur une mer calme et verdoyante qu'une brise légère faisait mollement onduler.

Il entrait dans les fermes par la barrière de bois plantée dans les talus qu'ombrageaient deux rangées de hêtres, et saluant par son nom le paysan : « Bonjour, maît'Chicot », il lui tendait son journal *Le Petit Normand*. Le fermier essuyait sa main à son fond de culotte, recevait la feuille de papier et la glissait dans sa poche pour la lire à son aise après le repas de midi. Le chien, logé dans un baril, au pied d'un pommier penchant, jappait avec fureur en tirant sur sa chaîne ; et le piéton, sans se retourner, repartait de son allure militaire, en allongeant ses grandes jambes, le bras gauche sur sa sacoche, et le droit manœuvrant sur sa canne qui marchait comme lui d'une façon continue et pressée.

Il distribua ses imprimés et ses lettres dans le hameau de Sennemare, puis il se remit en route à travers champs pour porter le

courrier du percepteur qui habitait une petite maison isolée à un kilomètre du bourg.

C'était un nouveau percepteur, M. Chapatis, arrivé la semaine dernière et marié depuis peu.

Il recevait un journal de Paris, et, parfois, le facteur Boniface, quand il avait le temps, jetait un coup d'œil sur l'imprimé, avant de le remettre au destinataire.

Donc, il ouvrit sa sacoche, prit la feuille, la fit glisser hors de sa bande, la déplia, et se mit à lire tout en marchant. La première page ne l'intéressait guère ; la politique le laissait froid ; il passait toujours la finance, mais les faits divers le passionnaient.

Ils étaient très nourris ce jour-là. Il s'émut même si vivement au récit d'un crime accompli dans le logis d'un garde-chasse, qu'il s'arrêta au milieu d'une pièce de trèfle, pour le relire lentement. Les détails étaient affreux. Un bûcheron, en passant au matin auprès de la maison forestière, avait remarqué un peu de sang sur le seuil, comme si on avait saigné du nez. « Le garde aura tué quelque lapin cette nuit », pensa-t-il ; mais en approchant il s'aperçut que la porte demeurait entrouverte et que la serrure avait été brisée.

Alors, saisi de peur, il courut au village prévenir le maire, celui-ci prit comme renfort le garde champêtre et l'instituteur : et les quatre hommes revinrent ensemble. Ils trouvèrent le forestier égorgé devant la cheminée, sa femme étranglée sous le lit, et leur petite fille, âgée de six ans, étouffée entre deux matelas.

Le facteur Boniface demeura tellement ému à la pensée de cet assassinat dont toutes les horribles circonstances lui apparaissaient coup sur coup, qu'il se sentit une faiblesse dans les jambes, et il prononça tout haut :

« Nom de nom, y a-t-il tout de même des gens qui sont canaille ! »

Puis il repassa le journal dans sa ceinture de papier et repartit, la tête pleine de la vision du crime. Il atteignit bientôt la demeure de M. Chapatis ; il ouvrit la barrière du petit jardin et s'approcha de la maison. C'était une construction basse, ne contenant qu'un rez-de-chaussée, coiffé d'un toit mansardé. Elle était éloignée de cinq cents mètres au moins de la maison la plus voisine.

Le facteur monta les deux marches du perron, posa la main sur la serrure, essaya d'ouvrir la porte et constata qu'elle était fermée. Alors, il s'aperçut que les volets n'avaient point été ouverts, et que personne encore n'était sorti ce jour-là.

Une inquiétude l'envahit, car M. Chapatis, depuis son arrivée, s'était levé assez tôt. Boniface tira sa montre. Il n'était encore que sept heures dix minutes du matin, il se trouvait donc en avance de près d'une heure. N'importe, le percepteur aurait dû être debout.

Alors il fit le tour de la demeure en marchant avec précaution,

comme s'il eût couru quelque danger. Il ne remarqua rien de suspect, que des pas d'homme dans une plate-bande de fraisiers.

Mais tout à coup, il demeura immobile, perclus d'angoisse, en passant devant une fenêtre. On gémissait dans la maison.

Il s'approcha, et enjambant une bordure de thym, colla son oreille contre l'auvent pour mieux écouter; assurément on gémissait. Il entendait fort bien de longs soupirs douloureux, une sorte de râle, un bruit de lutte. Puis, les gémissements devinrent plus forts, plus répétés, s'accrochèrent encore, se changèrent en cris.

Alors Boniface, ne doutant plus qu'un crime s'accomplissait en ce moment-là même, chez le percepteur, partit à toutes jambes, retransversa le petit jardin, s'élança à travers la plaine, à travers les récoltes, courant à perdre haleine, secouant sa sacoche qui lui battait les reins, et il arriva, exténué, haletant, éperdu, à la porte de la gendarmerie.

Le brigadier Malautour raccommodait une chaise brisée, au moyen de pointes et d'un marteau. Le gendarme Rautier tenait entre ses jambes le meuble avarié et présentait un clou sur les bords de la cassure; alors le brigadier, mâchant sa moustache, les yeux ronds et mouillés d'attention, tapait à tous coups sur les doigts de son subordonné.

Le facteur, dès qu'il les aperçut, s'écria :

— Venez vite, on assassine le percepteur, vite, vite!

Les deux hommes cessèrent leur travail et levèrent la tête, ces têtes étonnées de gens qu'on surprend et qu'on dérange.

Boniface, les voyant plus surpris que pressés, répéta :

— Vite, vite! Les voleurs sont dans la maison, j'ai entendu les cris, il n'est que temps.

Le brigadier, posant son marteau par terre, demanda :

— Qu'est-ce qui vous a donné connaissance de ce fait?

Le facteur reprit :

— J'allais porter le journal avec deux lettres quand je remarquai que la porte était fermée et que le percepteur n'était pas levé. Je fis le tour de la maison pour me rendre compte, et j'entendis qu'on gémissait comme si on eût étranglé quelqu'un ou qu'on lui eût coupé la gorge, alors je m'en suis parti au plus vite pour vous chercher. Il n'est que temps.

Le brigadier se redressant, reprit :

— Et vous n'avez pas porté secours en personne?

Le facteur effaré répondit :

— Je craignais de n'être pas en nombre suffisant.

Alors le gendarme, convaincu, annonça :

— Le temps de me vêtir et je vous suis.

Et il entra dans la gendarmerie, suivi par son soldat qui rapportait la chaise.

Ils reparurent presque aussitôt, et tous trois se mirent en route, au pas gymnastique, pour le lieu du crime.

En arrivant près de la maison, ils ralentirent leur allure par précaution, et le brigadier tira son revolver, puis ils pénétrèrent tout doucement dans le jardin et s'approchèrent de la muraille. Aucune trace nouvelle n'indiquait que les malfaiteurs fussent partis. La porte demeurait fermée, les fenêtres closes.

— Nous les tenons, murmura le brigadier.

Le père Boniface, palpitant d'émotion, le fit passer de l'autre côté, et, lui montrant un auvent :

— C'est là, dit-il.

Et le brigadier s'avança tout seul, et colla son oreille contre la planche. Les deux autres attendaient, prêts à tout, les yeux fixés sur lui.

Il demeura longtemps immobile, écoutant. Pour mieux approcher sa tête du volet de bois, il avait ôté son tricorne et le tenait de sa main droite.

Qu'entendait-il? Sa figure impassible ne révélait rien, mais soudain sa moustache se retroussa, ses joues se plissèrent comme pour un rire silencieux, et enjambant de nouveau la bordure de buis, il revint vers les deux hommes, qui le regardaient avec stupeur.

Puis il leur fit signe de le suivre en marchant sur la pointe des pieds ; et, revenant devant l'entrée, il enjoignit à Boniface de glisser sous la porte le journal et les lettres.

Le facteur, interdit, obéit cependant avec docilité.

— Et maintenant, en route, dit le brigadier.

Mais dès qu'ils eurent passé la barrière, il se retourna vers le piéton, et, d'un air goguenard, la lèvre narquoise, l'œil retroussé et brillant de joie :

— Que vous êtes un malin, vous?

Le vieux demanda :

— De quoi? j'ai entendu, j'vous jure que j'ai entendu.

Mais le gendarme, n'y tenant plus, éclata de rire. Il riait comme on suffoque, les deux mains sur le ventre, plié en deux, l'œil plein de larmes, avec d'affreuses grimaces autour du nez. Et les deux autres, affolés, le regardaient.

Mais comme il ne pouvait parler, ni cesser de rire, ni faire comprendre ce qu'il avait, il fit un geste, un geste populaire et polisson.

Comme on ne le comprenait toujours pas, il le répéta, plusieurs fois de suite, en désignant d'un signe de tête la maison toujours close.

Et son soldat, comprenant brusquement à son tour, éclata d'une gaieté formidable.

Le vieux demeurait stupide entre ces deux hommes, qui se tor-daient.

Le brigadier, à la fin, se calma, et lançant dans le ventre du vieux une grande tape d'homme qui rigole, il s'écria :

— Ah! farceur, sacré farceur, je le retiendrai l'crime au père Boniface!

Le facteur ouvrait des yeux énormes et il répéta :

— J'vous jure que j'ai entendu.

Le brigadier se remit à rire. Son gendarme s'était assis sur l'herbe du fossé pour se tordre tout à son aise.

— Ah! t'as entendu. Et ta femme, c'est-il comme ça que tu l'assassines, hein, vieux farceur?

— Ma femme?...

Et il se mit à réfléchir longuement, puis il reprit :

— Ma femme... Oui, all'gueule quand j'y fiche des coups... Mais all'gueule, que c'est gueuler, quoi. C'est-il donc que M. Chapatis battait la sienne?

Alors le brigadier, dans un délire de joie, le fit tourner comme une poupée par les épaules, et lui souffla dans l'oreille quelque chose dont l'autre demeura abruti d'étonnement.

Puis le vieux, pensif, murmura :

— Non... point comme ça..., point comme ça..., point comme ça... all'n'dit rien, la mienne... J'aurais jamais cru... si c'est possible... on aurait juré une martyre...

Et, confus, désorienté, honteux, il reprit son chemin à travers les champs, tandis que le gendarme et le brigadier, riant toujours et lui criant, de loin, de grasses plaisanteries de caserne, regardaient s'éloigner son képi noir, sur la mer tranquille des récoltes.

Rose



Les deux jeunes femmes ont l'air ensevelies sous une couche de fleurs. Elles sont seules dans l'immense landau chargé de bouquets comme une corbeille géante. Sur la banquette du devant, deux bannettes de satin blanc sont pleines de violettes de Nice, et sur la peau d'ours qui couvre les genoux un amoncellement de roses, de mimosas, de giroflées, de marguerites, de tubéreuses et de fleurs d'oranger, noués avec des faveurs de soie, semble écraser les deux corps délicats, ne laissant sortir de ce lit éclatant et parfumé que les épaules, les bras et un peu des corsages dont l'un est bleu et l'autre lilas.

Le fouet du cocher porte un fourreau d'anémones, les traits des chevaux sont capitonnés avec des ravenelles, les rayons des roues sont vêtus de réséda ; et, à la place des lanternes, deux bouquets ronds, énormes, ont l'air des deux yeux étranges de cette bête roulante et fleurie.

Le landau parcourt au grand trot la route, la rue d'Antibes, précédé, suivi, accompagné par une foule d'autres voitures enguirlandées, pleines de femmes disparues sous un flot de violettes. Car c'est la fête des fleurs à Cannes.

On arrive au boulevard de la Foncière, où la bataille a lieu. Tout le long de l'immense avenue, une double file d'équipages enguirlandés va et revient comme un ruban sans fin. De l'un à l'autre on se jette des fleurs. Elles passent dans l'air comme des balles, vont frapper les frais visages, voltigent et retombent dans la poussière où une armée de gamins les ramasse.

Une foule compacte, rangée sur les trottoirs, et maintenue par les gendarmes à cheval qui passent brutalement et repoussent les curieux à pied comme pour ne point permettre aux vilains de se mêler aux riches, regarde, bruyante et tranquille.

Dans les voitures on s'appelle, on se reconnaît, on se mitraille avec des roses. Un char plein de jolies femmes vêtues de rouge

comme des diables, attire et séduit les yeux. Un monsieur qui ressemble aux portraits d'Henri IV lance avec une ardeur joyeuse un énorme bouquet retenu par un élastique. Sous la menace du choc les femmes se cachent les yeux et les hommes baissent la tête, mais le projectile gracieux, rapide et docile, décrit une courbe et revient à son maître qui le jette aussitôt vers une figure nouvelle.

Les deux jeunes femmes vident à pleines mains leur arsenal et reçoivent une grêle de bouquets ; puis, après une heure de bataille, un peu lassées enfin, elles ordonnent au cocher de suivre la route du golfe Juan, qui longe la mer.

Le soleil disparaît derrière l'Ésterel, dessinant en noir, sur un couchant de feu, la silhouette dentelée de la longue montagne. La mer calme s'étend, bleue et claire, jusqu'à l'horizon où elle se mêle au ciel, et l'escadre, ancrée au milieu du golfe, a l'air d'un troupeau de bêtes monstrueuses, immobiles sur l'eau, animaux apocalyptiques, cuirassés et bossus, coiffés de mâts frêles comme des plumes, et avec des yeux qui s'allument quand vient la nuit.

Les jeunes femmes, étendues sous la lourde fourrure, regardent languissamment. L'une dit enfin :

— Comme il y a des soirs délicieux, où tout semble bon. N'est-ce pas, Margot ?

L'autre reprit :

— Oui, c'est bon. Mais il manque toujours quelque chose.

— Quoi donc ? Moi je me sens heureuse tout à fait. Je n'ai besoin de rien.

— Si. Tu n'y penses pas. Quel que soit le bien-être qui engourdit notre corps, nous désirons toujours quelque chose de plus... pour le cœur.

Et l'autre, souriant :

— Un peu d'amour ?

— Oui.

Elles se turent, regardant devant elles, puis celle qui s'appelait Marguerite murmura : « La vie ne me semble pas supportable sans cela. J'ai besoin d'être aimée, ne fût-ce que par un chien. Nous sommes toutes ainsi, d'ailleurs, quoi que tu en dises, Simone. »

— Mais non, ma chère. J'aime mieux ne pas être aimée du tout que de l'être par n'importe qui. Crois-tu que cela me serait agréable, par exemple, d'être aimée par... par...

Elle cherchait par qui elle pourrait bien être aimée, parcourant de l'œil le vaste paysage. Ses yeux, après avoir fait le tour de l'horizon, tombèrent sur les deux boutons de métal qui luisaient dans le dos du cocher, et elle reprit, en riant : « par mon cocher. »

Mme Margot sourit à peine et prononça, à voix basse :

— Je t'assure que c'est très amusant d'être aimée par un domestique. Cela m'est arrivé deux ou trois fois. Ils roulent des yeux si drôles que c'est à mourir de rire. Naturellement, on se montre